

bien peu sévères et cadrent mal avec cette déclaration de Pearson (à propos de la réaction du président Johnson à son discours à l'Université Temple sur le Vietnam): «Je suppose que nous aurions été très fâchés si un membre du gouvernement américain était venu au Canada exprimer son avis sur la politique du gouvernement canadien, comme je l'avais fait à Philadelphie». Peut-être que «nous» aurions été fâchés, mais Pearson?

Partageant le zèle de Pearson pour l'unité nationale, et d'accord en grande partie avec sa façon d'aborder le sujet, je demeure quant aux questions constitutionnelles un incorrigible disciple de Sir John A. Macdonald. Et comme tel, j'ai été alarmé par ce qui me semblait être une bienveillance excessive (pour ne pas dire plus) de la part du gouvernement Pearson à l'égard des requêtes des provinces; et Pearson lui-même, dans l'exposé qu'il fait de sa «doctrine du fédéralisme» (pp. 238-239), ne réussit pas à dissiper mon inquiétude.

Ce qui me déconcerte le plus, je pense, c'est le fait qu'un ancien professeur d'histoire comme lui ait pu négliger à ce point certains aspects de notre histoire, comme on peut le constater dans le volume. Sur un point essentiel en effet, sa perception de l'histoire semble avoir fait terriblement défaut. Dans le discours pas très reluisant qu'il prononça lors du débat scandaleux sur le gazoduc (où son parti tout entier se montra tout à fait incapable de comprendre ce que signifiait le parlementarisme), il décrivit le Canada, à l'époque de la construction du chemin de fer du Canadien Pacifique, comme «non pas un pays autonome . . . mais une colonie gouvernée à partir de Downing Street». L'écolier de Macaulay s'en serait mieux tiré; cela dépasse mon entendement que Pearson ait choisi d'inclure cette bourde dans ses Mémoires.

Par ailleurs, le passage consacré au débat sur le drapeau ne renferme pas la

moindre marque de compréhension d'un sentiment profond que partageaient bon nombre d'entre nous, à savoir que notre drapeau national devrait comporter certains symboles de notre passé historique, à la fois britannique et français. On retrouve la même indifférence lorsque Pearson confesse sa préférence pour une éventuelle république canadienne. Pis encore, ce froid commentaire (p. 282) sur la disparition de certains symboles historiques: «on ne voit plus aussi souvent les armoiries, l'adjectif 'royal' a largement fait place à celui de 'canadien'»; comme si on n'avait pas la moindre idée de l'identité des «révolutionnaires tranquilles» à l'origine de ces disparitions. Pourquoi diable faudrait-il considérer comme favorable à notre identité nationale la suppression de symboles qui nous distinguent si nettement non seulement des États-Unis, mais de toute autre nation indépendante des Amériques? Mystère.

J'ajouterai, pour finir sur une note plus gaie, que tout le charme du volume revient en grande partie à l'humour particulier de Pearson, dont les pointes sont souvent dirigées contre lui-même. Les exemples ne manquent pas, mais celui qui me plaît le plus est ce trait d'esprit, tout à fait propre à l'auteur, sur lequel le récit prend fin. Après avoir pris sa retraite, Pearson fut invité à un dîner donné en son honneur par la tribune de la presse, «une soirée très agréable», comme il le dit lui-même. Dans le taxi qui le ramenait chez lui, la tête renversée contre la banquette, il somnolait et songeait «aux caprices de la vie, à ce qui allait se passer maintenant». Il s'aperçut soudain que le chauffeur avait dépassé le 24 de la promenade Sussex. «Je lui tapai dans le dos et lui dit: 'c'est là, c'est là!' Le chauffeur se tourna vers moi et me regarda d'un air bienveillant mais apitoyé: 'M. Pearson, vous ne vivez plus là maintenant'.» Qui d'autre que lui aurait choisi de conclure là-dessus? «Qu'il repose de même! Que ses fautes lui soient légères.»

